

Et vous vous étonnez de n'être pas compris par les masses; et vous soupirez de vous voir délaissés? pour moi le contraire seul m'étonnerait, et la protection que vous semblez tenir de *haut lieu* me paraîtra toujours une énigme!

Quant aux jeunes artistes qu'ont produit les écoles rivales, ou qui, soit hasard, soit conviction, ne doivent à aucun système la marche qu'ils suivent, je les crois en général peu possédés de cet amour du beau qui, seul, donne la réputation et fait éclore les chefs-d'œuvre. A défaut de l'art réel, on s'est contenté du métier; le métier a fait vivre quelques hommes dont les noms ont vécu un quart de siècle déjà. Séduits par la perspective d'une gloire facile, envieux des titres honorifiques, des pensions, des récompenses de tout genre que prodiguaient les puissants à tant d'artistes de peu, notre jeune époque s'est ruée autour des noms célèbres, demandant à grands cris des modèles et du talent. Mais, combien de génies brûlants couvaient sous ces jeunes cerveaux; combien de grands et hardis peintres se formaient des conseils des écoles, c'est ce qu'il ne m'appartient pas de juger; d'ailleurs laissons faire au temps qui développe et mûrit les germes. On peut supposer, pourtant, que l'imitation servile de quelque maître que ce soit produit peu de fortes organisations. Car parmi les talents d'un ordre supérieur que nous voyons s'élever sur les ruines de l'Académie, il y a peu de successeurs, si je puis m'exprimer ainsi, mais seulement des styles individuels, et des spécialités qui ne représentent aucune école, aucun siècle. Le beau, c'est le vrai, c'est l'utile. Mais si le beau est *un*, ses formes sont multiples, puis chaque type reproduit le caractère et les mœurs de son propriétaire.

Il y a donc mille manières, également bonnes, de rendre une pensée palpable. C'est ce que nient les écoles par le fait même de leur existence. De là, tant de calques peureux et abjects. De là, une servilité déplorable. De là, l'inutilité des